Document generated on 08/07/2025 6:51 a.m.

Les Cahiers de la Société québécoise de recherche en musique

# Pierre Pagé. *Histoire de la radio au Québec : information, éducation, culture*, Saint-Laurent (QC), Fides, 2007, 488 p. ISBN 978-2-7621-2770-6

Luc Bellemare

Volume 10, Number 1, December 2008

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1054175ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1054175ar

See table of contents

Publisher(s)

Société québécoise de recherche en musique

ISSN

1480-1132 (print)
1929-7394 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Bellemare, L. (2008). Review of [Pierre Pagé. *Histoire de la radio au Québec : information, éducation, culture*, Saint-Laurent (QC), Fides, 2007, 488 p. ISBN 978-2-7621-2770-6]. *Les Cahiers de la Société québécoise de recherche en musique*, *10*(1), 91–94. https://doi.org/10.7202/1054175ar

Tous droits réservés © Société québécoise de recherche en musique, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# Comptes rendus

**Pierre Pagé. *Histoire de la radio au Québec: information, éducation, culture***, Saint-Laurent (QC), Fides, 2007, 488 p. ISBN 978-2-7621-2770-6.

Dans cette nouvelle *Histoire de la radio au Québec*, Pierre Pagé effectue un retour sur près d'un siècle de programmation radiophonique de langue française au Québec. Pour l'auteur, cet ouvrage représente la synthèse d'une trentaine d'années de travail à titre de professeur au Département d'études littéraires de l'UQÀM. Il s'ajoute à un ensemble de travaux sur la radio québécoise qui n'ont jamais abordé de façon aussi globale les différentes facettes de la programmation selon une « perspective socioculturelle » (p. 7). Dans le domaine plus spécifique de l'histoire de la musique au Québec, les recherches récentes ont plutôt porté sur la phonographie que sur la radio (Robert Thérien 2003; Sandria P. Bouliane 2006). Il faut toutefois mentionner l'existence du projet de recherche sur « La Radio culturelle au Québec de 1922 à 1940: lieu de professionnalisation, d'émancipation et de sociabilité pluridisciplinaire », présentement en cours sous la direction de Marie-Thérèse Lefebvre.

L'ouvrage de Pagé se présente en cinq grandes parties, mais le lecteur attentif aura rapidement saisi que l'ensemble s'articule autour des trois pôles qui, depuis les années 1920, constituent le triple mandat de la radio: l'information, l'éducation et la culture (p. 65, 210, 216). Pour compléter le corps du texte, on trouve un avant-propos (p. 7-13), deux capsules historiques (p. 87, 170), des illustrations en noir et blanc – sans pagination –, une bibliographie (p. 425-440), une chronologie descriptive (p. 441-478), un index onomastique (p. 479-488) et une table des matières. En introduction, l'auteur pose les limites de sa recherche, qui cible surtout l'histoire de la programmation de langue française à Montréal, en mettant l'accent sur les trajectoires de CKAC pour le privé et de Radio-Canada pour le public. Pagé précise par ailleurs qu'il n'aborde que sommairement les émissions de variétés, les sports, la littérature jeunesse et la radio scolaire (p. 9).

L'introduction et la première partie de l'ouvrage (chapitres 1-4) se concentrent essentiellement sur l'avènement de la radiodiffusion en 1922, ainsi que sur le développement de la télégraphie sans fil – ou T.S.F. – au Québec et dans le monde depuis le début du XX^e siècle. Dès 1900, Trefflé Berthiaume, directeur du journal *La Presse*, couvre les développements de la T.S.F. à l'Exposition universelle de Paris. Parallèlement, des scientifiques de Montréal, Québec, Nicolet et Saint-Hyacinthe travaillent au développement de cette nouvelle technologie (p. 15, 45-49). Si l'on ajoute à ces informations l'ouverture du premier studio d'enregistrement canadien à Montréal en 1903 par Herbert Berliner et la mise sur pied du Ouimetoscope en 1906 par Léo-Ernest Ouimet, il appert que le Montréal d'alors n'accusait absolument aucun retard vis-à-vis du reste du monde en matière de nouvelles technologies. Dès 1908, le journaliste et technicien expert québécois Jacques-Narcisse Cartier travaille avec Guglielmo Marconi en Nouvelle-Écosse (p. 15). En 1922, alors que le gouvernement canadien octroie une soixantaine de nouvelles licences, Cartier fonde pour le journal *La Presse* le poste CKAC, première station francophone privée de radiodiffusion au Canada (p. 15-16). Il demeurera à la tête de cette chaîne jusqu'en 1927, moment où son collaborateur Joseph-Arthur Dupont assure la relève (p. 65). Fait intéressant, les stations CKAC et CFCF – la radio anglophone privée de Montréal qui appartenait à Marconi – partagent entre 1922 et 1929 la même longueur d'ondes, avec des horaires alternés (p. 28, 221-222).

Pagé consacre la deuxième partie du livre (chapitres 5-11) à l'évolution du journalisme et de l'information en ondes. Durant les années 1920 et 1930, les bulletins de nouvelles occupent une place plutôt marginale à la radio,

se limitant essentiellement à suivre la météo et la bourse, le tout pour ne pas faire concurrence aux médias écrits qui sont propriétaires des stations (p. 69). Rapidement, les échanges avec les États-Unis prennent de l'ampleur. L'auteur précise qu'en juillet 1929, Dupont conclut un accord avec le réseau privé de la Columbia Broadcasting System (CBS). L'entente est annoncée le 21 septembre 1929, à l'occasion du Salon de la radio (p. 79, 222, 321), et sera élargie le 5 octobre 1933 par Louis-Philippe Lalonde, successeur de Dupont à la tête de CKAC (p. 79, 224, 453). Or, Pagé omet de spécifier que dès septembre 1927, avant même que William S. Paley ne prenne le contrôle de CBS, des émissions transmises au Canada permettaient aux auditeurs de CKAC d'entendre chaque semaine des disques Columbia[1]. En réaction à l'américanisation des ondes, le gouvernement canadien lance d'ailleurs en décembre 1928 la Commission Aird (p. 78, 213). Les conclusions de l'enquête mèneront à l'avènement de la radio publique canadienne bilingue de la Commission canadienne de la radiodiffusion (CCR) en 1932, puis à l'arrivée de Radio-Canada en 1936 (p. 225). Peu après, la mise sur pied des services de l'information de CKAC en 1938 (p. 84-85) et de Radio-Canada en 1941 (p. 92, 226, 237, 243) permet d'offrir au public une couverture sans précédent de la guerre (p. 88, 90). Au fil des décennies, la radio sera toujours là pour suivre les événements d'actualité comme la grève du textile en 1937 (p. 82), la grève de l'amiante à Asbestos en 1949 (p. 109), la visite de Charles de Gaulle en 1967 (p. 131, 285) et la crise d'Octobre 1970 (p. 161). L'élection provinciale de 1976 donne même lieu à un débat radiophonique exclusif entre Robert Bourassa et René Lévesque, qui n'aura pas d'équivalent à la télévision (p. 132). Pagé mentionne en outre de nombreuses émissions présentées à Radio-Canada par des journalistes chevronnés, dont *Les Idées en marche* (1948), avec Gérard Pelletier (p. 121, 242, 272), ou encore *Carrefour* (1953), avec René Lévesque et Judith Jasmin (p. 107).

Dans la troisième partie (chapitres 12-22), Pagé aborde la démocratisation de l'éducation par la radio. Dès la fin des années 1920, Édouard Montpetit met sur pied l'émission *L'heure provinciale*, qui recevait annuellement une subvention de 30 000 $ du gouvernement du Québec (p. 213-214, 318-319). En 10 ans, les collaborateurs présenteront plus de 900 causeries sur les sciences, l'économie, la politique, les arts et lettres, la musique, la religion, l'histoire, la médecine et le patrimoine architectural. À compter de 1931, l'émission est même relayée à la station CHRC de Québec, ce qui permet à la population de la Vieille-Capitale de profiter des mêmes retransmissions de conférences et de concerts qu'à Montréal. Radio-Canada reprend ensuite le flambeau avec *Radio-Collège*, une série sous la direction d'Augustin Frigon et d'Aurèle Séguin (p. 92, 237, 243-248, 332-333, 380). Cette tradition se poursuit dans les décennies suivantes grâce à des émissions telles que *Place aux femmes*, avec Lise Payette (p. 286), et *Par quatre chemins*, avec Jacques Languirand (p. 288). Parce que l'éducation passe nécessairement par la langue, l'histoire de la radio au Québec n'est pas exempte de crises autour de la question du bilinguisme. Dans les années 1940, les auditeurs de CKAC et de Radio-Canada avaient le sentiment d'une « présence anormalement lourde d'une programmation radio en langue anglaise » (p. 226). Cette omniprésence de l'anglais suscite les réactions de nombreuses personnalités publiques, dont celles de l'écrivain Jean Narrache (Émile Coderre) (p. 224), de l'économiste Esdras Minville (p. 232), ainsi que des chroniqueurs René-O. Boivin (p. 227) et Pierre Lefebvre (p. 230), tous deux employés au magazine *Radiomonde*. En septembre 1945, Joseph-Arthur Dupont fonde à Montréal la station de langue anglaise CJAD, après s'être « vu refuser auparavant par les autorités gouvernementales une licence pour une station française » (p. 227). Ironiquement, l'arrivée de cette nouvelle station permet à CKAC de redevenir francophone à 90 % (p. 228).

L'ouvrage se conclut par deux sections consacrées à la culture : la quatrième partie, sur la musique (chapitres 23-27), et la cinquième partie, sur le théâtre (chapitres 28-30). Dès les premières années de CKAC, la musique classique occupe une large part du temps d'antenne. Pagé insiste beaucoup sur l'invention d'une programmation originale en relatant quelques événements précis : la présence d'un orgue Casavant en studio dès décembre 1922 (p. 313), la présentation de l'opérette *Les Cloches de Corneville* en juin 1923 (p. 316, 350, 375), la diffusion en ondes de cours de piano d'Émiliano Renaud en septembre 1925 (p. 212, 317) et la retransmission de concerts symphoniques sous la direction de chefs prestigieux dans les années 1930 (p. 323). Il aurait été plus prudent d'avancer que cette programmation n'est ni plus ni moins qu'un prolongement de la vie musicale de l'époque. En effet, nul besoin d'insister longuement sur le fait que les concerts d'orgue et l'enseignement du piano faisaient partie des pratiques musicales courantes. Par ailleurs, Pagé semble négliger le

[1] Selon Robert Thérien (2003, 114), c'est le 19 septembre 1927 que Louis Sterling investit 165 000 $ dans la United Independant Broadcasting en échange de 10 heures de temps d'antenne par semaine pour faire la promotion aux États-Unis des produits Columbia. Sterling signe cette entente alors que le concurrent RCA est sur le point d'acheter la compagnie Victor et de faire la promotion de ses enregistrements en utilisant la puissance du réseau public américain NBC. Au Canada, le journal *La Presse* du 22 septembre 1927 nous apprend que la diffusion bihebdomadaire de disques Columbia sur les ondes de CKAC commence précisément dans la semaine du 19 septembre 1927.

fait que, dans la première moitié du xx[e] siècle, les troupes d'opéra et les orchestres symphoniques étrangers se déplaçaient fréquemment pour venir jouer en direct à Montréal et Québec. De façon plus intéressante, il met en valeur le rôle joué par Wilfrid Pelletier pour la radiodiffusion au Québec des opéras du Metropolitan Opera de New York à partir de 1934 (p. 328). Bien que l'auteur énumère plusieurs émissions phares comme *L'heure symphonique* de Jean-Marie Beaudet (p. 328), l'*Orchestre des petites symphonies* de Roland Leduc (p. 335) ou les *Festivals européens* de Maryvonne Kendergi (p. 337-338), on aurait apprécié qu'il s'attarde davantage à décrire l'évolution du répertoire présenté en ondes au fil des décennies.

Du côté de la musique populaire, l'attention de Pagé semble principalement portée vers la diffusion de diverses émissions centrées sur le folklore (p. 355) et sur la chanson francophone. Une fois évoqués le *Quart d'heure de la bonne chanson* de l'abbé Gadbois (p. 354), les apparitions à la radio d'Alys Robi (p. 359), les contributions de Marcel Lefebvre et Fernand Robidoux à CHLP (p. 324, 361), de Jacques Normand à CKVL (p. 360) ou de Félix Leclerc et Guy Mauffette à Radio-Canada (p. 361), l'auteur dit bien peu qui n'ait déjà été écrit ailleurs sur la diffusion du jazz et des musiques de danse (p. 352-353), du country-western (p. 356), du rock and roll et du yé-yé (p. 366), pour ne nommer que quelques styles. La période plus récente n'est guère mieux couverte, avec une mention de la fragmentation des ondes en « marchés » et le développement de « réseaux » (p. 368-369). À tout le moins, Pagé insiste sur la qualité du travail effectué par l'animateur et critique de musique populaire Claude Rajotte (p. 151).

La dernière partie de l'ouvrage porte sur le théâtre et la littérature radiophonique. Dès avril 1923, une représentation de la pièce *Félix Poutré* de Louis Fréchette à CKAC serait devenue la première création dramatique radiodiffusée au Canada (p. 374-375). Entre 1930 et 1970, les auditeurs sont conviés à l'écoute de plus de 71 radioromans, 120 dramatiques par épisode, 111 séries humoristiques et 83 dramatisations historiques (p. 390). Au nombre de ces œuvres marquantes, Pagé relate *Le Curé du village* et *La Pension Velder* de Robert Choquette (p. 391-392), *Un homme et son péché* de Claude-Henri Grignon (p. 393), *La Famille Plouffe* de Roger Lemelin (p. 397-398), *Nazaire et Barnabé* d'Ovila Légaré (p. 407), *Je vous ai tant aimé* de Jovette Bernier (p. 395) et *Le Survenant* de Germaine Guèvremont (p. 398).

Le livre de Pagé n'est pas sans quelques faiblesses formelles. On relève d'abord de rares contradictions : l'utilisation de termes relatifs à l'« animation » pour désigner des annonceurs radiophoniques d'avant les années 1970 (p. 273, 287) alors que l'auteur soutient que le métier d'« animateur » est une invention de ladite décennie (p. 146) ; l'existence de deux premières stations de langue française dans l'Ouest canadien[2] ; la création du *Conseil de presse du Québec* en 1971 (p. 164, 197) et en 1973 (p. 169) [la vraie date de création est 1971] ; et les débuts de l'émission *Théâtre de chez-nous* d'Henri Letondal en 1938 (p. 325) et en 1939 (p. 324). À cela s'ajoutent quelques petites inexactitudes factuelles : la date de naissance d'Ovila Légaré (1900-1978) [il est né en 1901] (p. 406) ; La fondation des Veillées du bon vieux temps en 1921 [elles ont été fondées en 1919] (p. 353) ; la présence de Félix Leclerc comme annonceur à CHLN et à Radio-Canada en 1938 [il entre à CHLN en 1937 et à Radio-Canada en 1939] (p. 455) ; l'ouverture du cabaret *Chez Gérard* de Québec en 1938 [l'établissement ouvre en 1948] (p. 455) ; et le lancement de la station CJMS en 1954 par Raoul Gadbois [Charles-Émile Gadbois] (p. 463). Finalement, l'auteur suggère que : « [c]'est Robert Charlebois, âgé de 24 ans, qui, le premier, fera une jonction entre la chanson québécoise et la musique rock » (p. 365). Une telle affirmation fait parfaitement abstraction de la réalité du style yé-yé et de précurseurs québécois du rock and roll des années 1950 comme Les Jérolas.

En outre, l'*Histoire de la radio au Québec* aurait certes bénéficié d'une meilleure révision, notamment en ce qui a trait à l'uniformité du protocole de rédaction et, plus encore, aux correspondances entre la bibliographie et les notes. Les problèmes relevés sont rarement relatifs au style d'écriture ou à l'orthographe, qui sont toujours impeccables, à l'exception des expressions « krash boursier 1929 » [krach boursier de 1929] (p. 77) et « scheik » [cheik] (p. 416), de la coquille « réglementtion » [réglementation] (p. 96), et de l'anglicisme « avec emphase » (p. 81, 229). On pense plutôt aux noms de personnes, fréquemment abrégés avec différentes graphies, ou à quelques coquilles dans les noms propres : « Paul Brunette » [Paul Brunelle] (p. 356), « Louis Quilicot » [Louis Quilico] et « John Vickers » [Jon Vickers] (p. 460), ou « Robert Chamberland » [Roger Chamberland] et « C. Haward » [Constance Havard] (p. 426). Concernant l'index onomas-

[2] La station CKSB, fondée le 26 mai 1946 (p. 461) et le poste CHFA, fondé le 20 novembre 1949 (p. 463). Or, l'actualité rappelait récemment que l'annonceur Léo Rémillard (1918-2008) avait été en 1946 un acteur important de la première radio française dans l'Ouest, à Saint-Boniface, au Manitoba. Cette information tend à confirmer que la première des deux chaînes est la plus ancienne.

tique, on aurait apprécié trouver en complément un index des sujets, incluant entre autres les stations de radio et les principales émissions mentionnées. Il aurait aussi été souhaitable que l'index tienne compte des noms cités dans la chronologie descriptive, ce qui n'est pas le cas actuellement.

Dans le même ordre d'idées, le manque de rigueur dans la présentation de la bibliographie et des notes donne énormément de fil à retordre au lecteur. Tout d'abord, on relève au bas mot une centaine de sources qui apparaissent dans les notes de bas de page sans jamais être citées en bibliographie. Bien que l'espace manque ici pour en dresser une liste complète, il importe de mentionner au moins quelques monographies[3] et articles de périodiques[4], avec les pages où l'auteur y fait référence. Ensuite, les différences entre les notes et les entrées bibliographiques rendent parfois les concordances très difficiles à établir. Voici quelques exemples : Miquel (1972), cité p. 84, 89 et 216, apparaît avec le même titre sous Miquel (1984), p. 429 ; une entrevue de Raymond David avec Raymond Laplante (1980), citée p. 19, apparaît sous Société Radio-Canada, p. 438 ; Courteau (1990), cité p. 95, apparaît sous Palascio-Morin (1990), p. 430 ; et Donner (1956) est une source pour laquelle il manque la date de parution en note (p. 322) et le nom de l'auteur en bibliographie (p. 427).

En croisant des points de vue sur le journalisme, les émissions éducatives et les différents volets de la culture dans la programmation radiophonique québécoise de langue française, l'*Histoire de la radio au Québec* offre au lecteur une brillante synthèse tout en évitant l'écueil d'une histoire purement linéaire. La description des trajectoires de CKAC au privé et de Radio-Canada au public donne également à la recherche un fil conducteur efficace. Malgré ses faiblesses de présentation matérielle, le livre de Pagé constitue une lecture enrichissante, et ce, autant pour le lecteur amateur curieux que pour le chercheur soucieux d'approfondir ses connaissances dans le domaine de la radiodiffusion au Québec. ◄

*Luc Bellemare, doctorant en musicologie à l'Université Laval.*

3 Valois (1965), p. 215, 321 ; Devirieux (1971), p. 164, 198 ; Pagé et Legris (1977), p. 385, 394 ; René Lévesque (1986), p. 118, 120 ; et Georges-Henri Lévesque (2002), p. 11, 259.

4 Pineau (1982), p. 141, 205 ; Madox et Zanot (1984) p. 21, 191 ; Legris (1994), p. 397, 400 ; et Robert (1996), p. 35-36.

5 « Le fait que les musiciens canadiens les plus célèbres ne soient pas davantage connus peut être attribué en partie à la pénurie d'écrits biographiques à leur sujet. » James Marsch (éd.), « Biographie », *Encyclopédie de la musique au Canada*, http://www.thecanadianencyclopedia.com/index.cfm?PgNm=TCE&Params=Q1ARTQ0000311, consulté le 24 avril 2008. À cela, il faudrait ajouter d'autres ouvrages, comme de nombreux thèses et mémoires, et les notices biographiques rassemblées dans *Compositeurs canadiens contemporains* (Louise Laplante (éd.), Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, 1977), ou *Contemporary Canadian Composers* (John Beckwith et Keith Campbell MacMillan (éd.), Toronto, Oxford University Press, 1975). Des textes biographiques se trouvent également dans des coffrets de disques 33 tours (coll. « Anthologie de la musique au Canada », Société Radio-Canada internationale) ou sur disque compact (Srul Irving Glick, *Canadian Composer Portraits*, Toronto, Centrediscs, 2006).

6 Eugène Lapierre, *Calixa Lavallée : musicien national du Canada*, Montréal, Granger, 1950 et 1966 ; Louis-J.-N. Blanchet, *Une vie illustrée de Calixa Lavallée*, Montréal, Compagnie des publications provinciales limitée, 1951 ; F.R.C. Clarke, *Healey Willan : Life and Music*, University of

**Pamela Jones.**
***alcides lanza : Portrait of a Composer***, Montréal/Kingston, McGill-Queen's University Press, 2007, 266 p. ISBN 0-77353-264-1.

La monographie de compositeur canadien est un genre relativement peu exploité à ce jour[5]. Parcourant l'*Encyclopédie de la musique au Canada*, j'énumère plus d'une quinzaine de compositeurs canadiens ayant fait l'objet d'un ouvrage biographique : Calixa Lavallée, Healey Willan, Harry Somers, André Mathieu, R. Murray Schafer, Barbara Pentland, Jean Papineau-Couture, Serge Garant, Murray Adaskin, Colin McPhee, Hugh Le Caine, Jean Coulthard, Louis Applebaum, Violet Archer, Sophie-Carmen Eckhardt-Gramatté[6], et pour autant qu'on le considère comme compositeur, Glenn Gould[7]. N'oublions pas d'ailleurs la biographie de Rodolphe Mathieu récemment parue et recensée dans le dernier numéro de ce périodique[8]. On note avec satisfaction que quatre de ces ouvrages sont consacrés à des femmes, mais on s'étonne néanmoins de ne pas disposer de biographies de figures majeures comme Pierre Mercure ou Claude Vivier[9]. La publication d'une biographie de compositeur qui traite en profondeur non seulement de la vie mais surtout des œuvres, et qui plus est, d'un compositeur bien vivant, mériterait l'éloge de la communauté musicale canadienne. Il faut donc saluer la publication d'une étude sur alcides lanza comportant plus de 200 pages par Pamela Jones au terme d'une décennie de recherche au Canada et en Argentine[10].

La musique d'alcides lanza (né en 1929 à Rosario, en Argentine) est sans doute familière à plusieurs adeptes de la création musicale au Canada. Ce Montréalais d'adoption est l'auteur de dizaines d'œuvres, notamment des compositions mixtes pour instrument et/ou voix et bande ou dispositifs en temps réel (comme le cycle *argbanum* ou le *concerto pour piano midi et orchestre*), ainsi que de plusieurs pièces à caractère scénique ou théâtral écrites spécialement pour sa femme, la chanteuse/actrice Meg Sheppard[11]. Reconnu comme organisateur infatigable de concerts (notamment dévoué à promouvoir la musique contemporaine des Amériques), et fondateur de sa propre maison d'édition de partitions et de disques Shelan, il joue un rôle primordial dans la vie musicale montréalaise et canadienne depuis 35 ans[12].